

Témoins

La spécialité
de Nouv Srey Lean :
le contorsionnisme
et le tissu.



Cambodge : jongler avec les maux

Née au temps des réfugiés Khmers, l'association Phare Ponleu Selpaka fait le pari de lutter contre la misère en enseignant les arts du cirque. Par Delphine Barraï et Hana Levy. Photos : Tiphaine Réto

Il est 6 heures, ce mercredi matin de novembre. La saison des pluies vient de s'achever à Battambang. Nouv Srey Laen, 12 ans, benjamine d'une famille de 12 enfants, se lève. Elle déjeune, s'affaire aux tâches ménagères puis se prépare à rejoindre les bancs de l'école, à 5 minutes à pied de la maisonnée. Nouv Srey Laen a la chance de vivre dans le quartier qui ceint le terrain de l'association Phare Ponleu Selpak (PPS). « Je peux aller gratuitement à l'éco-

le tout en bénéficiant des activités de l'association. Ce que j'aime c'est le cirque, je suis contorsionniste. Je m'entraîne tous les après-midi. »

RÉCRÉATION. Alors que Nouv Srey Laen franchit l'enceinte de PPS, tout est calme. Au petit matin, les enfants se dirigent tranquillement vers leur salle de classe respective. À la récréation, déjà, la cour se transforme en un joyeux terrain de jeux : une balançoire, un tas de sable, quelques arbres et arbustes et une grande pelouse au centre

qui accueille les élèves de la maternelle au lycée... Sauf qu'ici, auprès des jeux traditionnels, s'élèvent deux mats et un trapèze. À plusieurs mètres du sol, quelques étudiants y travaillent des figures aériennes. Libérés des récitation, les écoliers s'en donnent à cœur joie. Les plus grands, à peine diplômés mais déjà artistes, répètent encore et encore. Un peu plus loin trône un chapiteau. Louv Srey Lean s'y glisse et rejoint une petite troupe à l'échauffement. Le nez au ciel, les enfants observent avec in-

Témoins



Une école publique, qui va de la primaire à la terminale, a ouvert ses portes dans l'enceinte du Phare. Elle accueille gratuitement 1500 élèves.

térêt une circassienne professionnelle rompue à l'exercice du « tissu ». Retenue à la taille par deux grandes bandes d'étoffe noire, elle suspend son vol avant de se laisser dérouler à grande vitesse vers le sol. Dans une maison voisine aux allures de pagode, un groupe de danseurs répète le spectacle du soir tandis que de jeunes peintres s'affairent non loin, assis sur le plancher d'un bâtiment sur pilotis. Enfin, entre les bâtiments cerclés par une enceinte en bois, enfants des rues, simples voisins, administrateurs, formateurs, enseignants et touristes se croisent et s'interpellent.

RÉFUGIÉS. L'histoire de Phare Ponleu Selpak commence en 1979 à la frontière thaïlandaise, à deux heures de route de Battambang. Le camp de réfugiés Site II accueille les Cambodgiens fuyant les atrocités perpétrées par le régime khmer. En 1986, Véronique Decrop, une jeune humanitaire marseillaise met en place des cours de dessin pour occuper les réfugiés orphelins et leur donner les moyens d'exprimer leurs angoisses via une association désormais appelée Phare (Patrimoine hu-

main artistique réfugiés enfants). « Pour moi qui passais mon temps à dessiner dans la terre du camp, l'arrivée de Véronique a été comme un rêve qui se concrétisait, se souvient Bandol, 36 ans, ancien réfugié et membre fondateur de PPS. Ses cours m'ont aidé à m'éveiller et m'échapper de la réalité. » En 1993, la fermeture de Site II conduit les réfugiés à rentrer chez eux. Véronique et un petit groupe de 9 élèves décident de poursuivre l'aventure et d'ouvrir une école à Battambang, d'où sont originaires la grande majorité des membres du cercle. Les 10 fondateurs achètent un hectare de rizière qu'ils comblent et accommodent rapidement d'un premier bâtiment: l'école de dessin. Tous s'accordent autour de grands principes comme améliorer les conditions de vie des habitants, recueillir les enfants des rues, leur donner l'opportunité de se former, de (re)trouver l'estime de soi... mais aussi de reconstruire la culture artistique khmère, anéantie par des années de terreur.

Phare Ponleu Selpak, qui signifie « lumière de l'art », est officiellement créé en 1994. « Il a fallu canaliser l'énergie des enfants des rues », explique Det, l'un des fondateurs. Trop calme, le dessin ne suffisait plus. « Nous avons alors créé deux nouvelles écoles, l'une de musique, l'autre de cirque. Le cirque, qui nécessite une grande maîtrise de son corps et un véritable travail de groupe a permis à ces jeunes de s'en sortir », poursuit-il. Au-delà de la seule formation artistique, un programme d'aide à

Il a fallu canaliser l'énergie des enfants des rues.

l'enfance, soutenu par l'Unicef voit le jour pour loger et nourrir les enfants orphelins, victimes de trafic humain ou de violences familiales. « Pour que l'apprentissage fonctionne, il a fallu satisfaire les besoins fondamentaux des plus démunis », poursuit Det. Pour les fondateurs, l'apprentissage ne pouvait se résumer à l'art. Pour eux, il s'agissait d'aller encore plus loin, de permettre à chacun de leur pensionnaire d'apprendre à lire et à écrire. Une école publique, qui accueille 1500 enfants de 6 à 18 ans, a donc ouvert ses portes

Cambodge: Jongler avec les maux

dans l'enceinte du Phare tandis que des travailleurs sociaux étaient recrutés et formés pour sillonner les villages voisins, secourir les plus nécessiteux et encourager les familles à laisser leurs enfants se rendre à l'école. Car si certains ont saisi spontanément leur chance comme Nouv Srey Laen, d'autres sont encore réticents.

CHIFFONNIER. Pon Robbit, 13 ans, a longtemps travaillé sur la décharge voisine pour subvenir aux besoins de sa famille. Il était chiffonnier, jusqu'à ce qu'il croise le chemin d'un des travailleurs sociaux de PPS: « *En arrivant au Phare, j'ai pu apprendre à lire et surtout j'ai découvert à travers le cirque l'importance d'avoir à la fois un métier et une passion* ». Le passage de la décharge aux bancs de l'école ne s'est pas fait en un jour. « *Les tractations avec les familles sont souvent très longues, regrette Loum Sokia, 25 ans, travailleur social qui connaît d'autant mieux les enjeux du quartier qu'il y est né et y a grandi. Si l'éducation des enfants ne coûte rien directement aux parents, c'est un manque à gagner indirect important. Quand les plus petits étudient, ils ne mendient plus, ne ramassent plus les chiffons, ne récoltent plus le riz. Un certain nombre d'habitants n'ont toujours pas compris qu'envoyer son enfant à l'école est un investissement à long terme.* » À ces réticences économiques s'ajoutent des freins culturels. « *Chez nous, une fille ne s'affiche pas en habits de scène, près du corps, devant un public d'inconnus. Heureusement nous avons de plus en plus d'exemples de jeunes talents qui réussissent, gagnent de l'argent. Ceux-là finissent toujours par repasser à l'école afin de partager leur histoire, de donner à leur tour un peu de temps, de savoir et d'expérience.* »

Après 16 ans d'activités, l'association s'étend désormais sur 2 hectares. Au total, pas moins de 450 jeunes suivent chaque année les activités artistiques du Phare. Une maison d'édition et un studio d'animation y emploient 14 anciens élèves. Plusieurs troupes de cirque et groupes de musique sillonnent le monde et les peintres et sculpteurs voient leurs toiles s'éparpiller aux 4 coins de la planète. À Battambang, les circassiens assurent des spectacles plusieurs soirs par mois. Ce jeudi c'est Putho que la troupe présente. Les instruments traditionnels se sont tus, les écoliers sont rentrés chez eux s'égayant à pied ou à bicyclette, le chapiteau s'illumine doucement... Il est 6 heures, la nuit tombe déjà sur le Phare. Nouv Srey Laen revient avec sa mère et ses frères et sœurs. La représentation peut commencer. ■



L'école de cirque entraîne quotidiennement plus de 120 enfants et adolescents.



“ Une maison d'édition et un studio d'animation emploient 14 anciens élèves.”

Les premiers étudiants du Phare Ponleu Selpak ont désormais monté une compagnie qui tourne partout dans le monde. Ici, en spectacle à Pantin (93).